

Du roman au mythe : un Robinson hédoniste et helvète

Jacques Dubois

Volume 35, Number 1, Spring 1999

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036123ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036123ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubois, J. (1999). Du roman au mythe : un Robinson hédoniste et helvète. *Études françaises*, 35(1), 25–42. <https://doi.org/10.7202/036123ar>

Article abstract

With *The Swiss Family Robinson*, J.D. Wyss provides, at the beginning of the XIXth century, one of the first rewritings of Defoe's novel. The spirit of the original novel fades into an educational and encyclopedic fable which celebrates the valiant courage and teamwork of a pastoral family. Here, a plethora of things and hedonistic pleasure have taken the place of the shortages Crusoe had to endure; a society of leisure has discretely come to life. A story based on historical fact was turned into a mythical and mystifying fable. Torn between two contradictory solutions, the novel's conclusion illustrates very well this shift of meaning.

Du roman au mythe : un Robinson hédoniste et helvète

JACQUES DUBOIS

J'en veux au *Robinson suisse ou la Famille naufragée* de Johann David Wyss. C'est que, tout premier dérivé du roman fondateur que nous laissa Daniel Defoe, il me défigure son modèle, il le prive de tout ce qui faisait sa force problématique et perturbante. Un siècle après son apparition (le roman de Wyss est publié en 1812¹), le glorieux Crusoé ne s'y reproduit que sous une forme affadie et nettement moralisante. Il n'empêche pourtant que, dans l'optique d'une histoire des robinsonnades, on peut lire aujourd'hui ce Robinson suisse avec profit. On peut même lui trouver une saveur bien particulière.

Dès les premiers mots, *Le Robinson suisse* apparaît comme une vaste mise à mal de ce qui faisait la magie de l'œuvre princeps². Certes, on y retrouve le naufrage fondateur, suivi d'une récupération d'objets utilitaires sur l'épave du bateau. On y reconnaît de même la prenante opération de survie qui va accompagner et rythmer le séjour dans l'île au long des années — ici dix au total. Mais ce qui fait l'irritante différence est que la performance héroïque ne correspond plus à une victoire grandiose sur l'absolue solitude. Cette fois, une famille entière

1. Nous renverrons ici à une traduction française non datée (*RS*), mais qui, selon toute apparence, a vu le jour au XIX^e siècle : J. D. Wyss, *Le Robinson suisse ou la Famille naufragée*, nouvelle édition avec de nombreuses gravures par Émile Mas, Paris, Delarue et cie, s.d.

2. Avec beaucoup de naturel, Wyss renvoie au Robinson premier comme à une référence incontestable, notamment aux p. 128-129 et 147 de l'édition ici utilisée.

est jetée sur l'île et va d'emblée tirer ressource de son nombre et de sa cohésion. Dès lors, l'extraordinaire « passion de la patience »³ qu'endurait le naufragé britannique n'a plus chez l'écrivain helvète son équivalent et se voit tout au moins largement édulcorée.

S'il est vrai malgré tout que la famille du bon pasteur suisse connaît des conditions de vie difficiles, ses problèmes pratiques semblent toujours résolus par avance. Inspirée par une bonne connaissance des choses de l'univers, favorisée par l'attitude raisonnable de chacun de ses membres, soutenue par la Providence, sa persévérance dans le franchissement des obstacles est toujours aussitôt récompensée. Les contrariétés existent mais restent mesurées et le lecteur ne doute pas des chances qu'ont les exilés de les vaincre. Crusoé était pour sa part constamment en danger de tout perdre et ne conquerrait son progressif bien-être qu'au prix d'une victoire continue sur le temps et d'une capacité sans faille à s'en tirer avec les moyens du bord — c'est le cas de le dire. Au point d'ailleurs qu'une faculté à ce point surhumaine à surmonter l'adversité a pu sembler entachée d'in vraisemblance.

Mais comment faire grief à Johann David Wyss d'avoir laissé se perdre l'étonnante grandeur du héros primitif, nourrie de quotidienneté et de dérélition? On n'est pas impunément, comme il le fut, pasteur, Suisse et le cadet d'un siècle du grand romancier anglais. Pour dire un mot tout d'abord de ce décalage temporel entre les deux auteurs et les deux œuvres, il y aurait sans doute à montrer que le geste symbolique que posait le roman de Defoe et où l'on a pu voir un acte de candidature de la bourgeoisie anglaise au pouvoir politique n'est plus tout à fait de saison lorsque le pasteur suisse entreprend son récit. Aux alentours de 1800, la bourgeoisie a fait du chemin en plusieurs pays d'Europe et est désormais largement en voie de prendre les rênes du pouvoir. L'imaginaire brutal et candide de Defoe n'est plus son affaire. Ses fantasmes dominateurs ont trouvé à se satisfaire. Reste que la grande figure du naufrage et de l'île continue à la hanter, mais tout autrement, comme on va l'observer.

Plus que ce décalage d'époque, retiendront toutefois notre attention la différence de positions entre les deux auteurs et la façon dont elle se reflète dans celle de leurs deux héros. La biographie mouvementée de Defoe nous présente ce dernier tantôt comme un dissident en matière religieuse ou politique, tantôt comme un aventurier du commerce et des

3. Voir Jacques Dubois, « Robinson ou la passion de la patience », dans Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Bruxelles-Arles, Labor-Actes Sud, « Babel », 1995, p. 411-426.

lettres. Son Crusoé, d'ailleurs, est avant tout un jeune homme qui, contre le gré de son bourgeois de père qui le vouait à une carrière libérale, choisit le métier de marin et de commerçant. Il est le grand désobéissant qui, en dépit des recommandations paternelles, va se lancer dans des aventures périlleuses et connaître les pires déboires. C'est tout le message du roman : l'expérience fondatrice de l'île repose sur une initiale et scandaleuse rupture et un très symbolique déni du père dont l'exil insulaire est d'ailleurs le châtimement. Avec Wyss, rien de cela, pour autant que l'on puisse cerner sa personnalité sociale. Pasteur, l'auteur d'occasion se reproduit en pasteur dans le récit. Père, il se laisse publier par son fils dans la réalité et se représente en père de famille nombreuse dans le texte. Ici règne un ordre qui s'articule doublement à la Loi paternelle. Le naufrage et l'existence dans l'île ne seront que l'occasion de réaffirmer étroitement cet ordre, avec, cependant, une singulière déviation finale dont on reparlera.

Roman paternel et roman paternaliste, *Le Robinson suisse* est incontestablement l'un et l'autre. Oserait-on ajouter, paraphrasant Max Weber, qu'il est par la même occasion le roman du prêtre succédant au roman de ce prophète des temps nouveaux que fut Robinson Crusoé ? On notera cependant que même si le pasteur de Wyss ne manque pas une occasion d'édifier son troupeau sur les bienfaits de la Providence, ce n'est pas tellement la préoccupation religieuse qui domine le texte. Hommage est plus souvent rendu aux connaissances humaines qu'à la prévoyance divine. Et on renvoie de façon récurrente à l'œuvre de Buffon⁴, dont la science zoologique est à l'occasion débitée en tranches fines. Tout cela veut que la robinsonnade ne soit plus guère ici qu'un plaisant décor à l'intérieur duquel un état du savoir se voit transmis d'une génération à l'autre, du père vers les fils. Aussi l'héroïsme ne dépasse-t-il pas le cadre des exploits accomplis par quelques jeunes apprentis, dans le cadre d'une mise en scène pédagogique. Wyss n'est pas pour rien le contemporain et le concitoyen d'un autre Suisse, le pédagogue Johann Heinrich Pestalozzi, disciple de Rousseau et tenant d'une éducation fondée sur l'enseignement mutuel⁵.

Pour le reste, il ne subsiste de la robinsonnade qu'un démarquage assez factice. Tout dans la transposition du modèle respire le fabriqué. Un peu comme si l'auteur manquait de vraie conviction et d'expérience réelle en matière d'exploits nautiques et insulaires. Sans vouloir reconduire de mauvaises plaisanteries sur la marine suisse, on conviendra que les

4. Ainsi, Wyss n'hésite pas à citer l'ample description que fait Buffon du castor aux p. 234-237.

5. Pestalozzi (1746-1827) envisage par ailleurs de doter les enfants pauvres d'une formation professionnelle.

Helvètes n'ont qu'une faible vocation à l'aventure maritime. Que faisait d'ailleurs cette famille dans les mers australes? Rien ne nous en est dit. De la même façon, l'idée que les seuls survivants d'un naufrage forment une famille complète a quelque chose de trop arrangé. Si l'on pouvait dire que le Robinson anglais se jouait aux limites du vraisemblable en portant à l'incandescence un cas véridique, *Le Robinson suisse*, lui, s'installe de plain-pied dans l'artifice. La production très mécanique des épisodes — une suite de « leçons de choses » — confirmera ce caractère et ne cessera de souligner ironiquement l'incompatible rapport entre le pastorat et Robinson, la Suisse et la marine, le naufrage et la famille. Et c'est comme si le modèle fondateur n'était plus que machine à s'autoreproduire dans le simulacre.

À propos de Jules Verne, Pierre Macherey a montré combien, à la fin du XIX^e siècle, les robinsonnades avaient fait leur temps, dans la mesure même où l'aventure bourgeoise était désormais forclos⁶. Et c'est ce qui ressort lumineusement d'un roman comme *L'Île mystérieuse*. Malgré lui, Verne finit par y avouer que l'aventure de Cyrus Smith et de son équipe ne pouvait plus relever d'une réelle originalité. Les naufragés n'ont-ils pas été précédés dans l'île par le capitaine Nemo, qui a favorisé souterrainement leur sauvetage et leur installation? En ces conditions, la grande aventure bourgeoise ne peut plus être inaugurale: elle ne fait que reconduire un geste déjà accompli par d'autres conquérants. Que dire alors du Robinson suisse de ce point de vue, lui qui est pourtant bien antérieur aux romans de Verne?

Tout d'abord que, là où Verne écrit ses *Voyages extraordinaires* dans un contexte historique précis, soit l'établissement de nouveaux empires coloniaux et de nombreuses découvertes technologiques, Johann David Wyss se situe dans une tout autre perspective. Dans la mouvance large des Lumières, ses bourgeois protestants se posent des questions de bonne gestion de la société bien plus que de domination du monde. Ensuite et surtout, tandis que Verne développe un projet littéraire véritable et de grande ampleur, le pasteur suisse veut à l'évidence faire une œuvre plus modeste et avant tout éducative. On conçoit donc que, selon cette optique, il fasse dériver le Robinson premier vers ce qui était l'une de ses pentes possibles: mettre en relief le côté édifiant de la folle aventure dans le but de procurer aux jeunes esprits une leçon de courage et de sage conduite tout ensemble. C'était en somme retenir la lecture qu'avait faite de la fable Jean-Jacques Rousseau, en tenant le roman de Defoe pour le seul digne de servir à l'éducation des

6. Pierre Macherey, « Jules Verne ou le récit en défaut », *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 183-275.

enfants. Mais c'était en même temps faire du même roman une lecture fortement réductrice et risquer de n'en retenir que le puritanisme raisonneur et didactique.

Tout cela n'empêche pas que *Le Robinson suisse* se présente comme la relation d'une aimable partie de plaisir, d'une excursion familiale de plusieurs années dont les participants rivalisent d'entrain, de science ou de bonne humeur, au gré des circonstances. Aussi les témoignages d'adhésion des acteurs à ce qu'ils sont en train de vivre fleurissent-ils à tout endroit du texte. Inséparable d'une répartition concertée des rôles, un climat d'autosatisfaction machiste baigne l'ensemble du récit :

L'aigle de Fritz nous fut d'un grand secours : dressé comme un faucon, il fondit sur une superbe outarde qu'il apporta à son jeune maître. Le chacal de Jack, comme un vrai chien d'arrêt, happa une douzaine de cailles grasses. De son côté, ma femme nous fit, avec des épis de maïs verts, écrasés dans de l'eau et mêlés avec du jus de cannes à sucre, un breuvage rafraîchissant et substantiel. (RS, 137-138.)

Toute l'entreprise est visiblement initiatique pour les enfants du pasteur, adolescents en route vers l'âge adulte. Elle les soumet à un apprentissage très naturel dont la salle de classe est l'île verdoyante. Wyss semble anticiper d'un siècle le projet scout et son programme. Sa famille pastorale est une vaillante patrouille d'éclaireurs qui affronte l'adversité avec toutes les ressources d'une équipe vigilante et soudée, à l'intérieur de laquelle chacun s'efforce de remplir son rôle au mieux. La bonne action est quotidienne et l'on s'attend à tout moment à voir Baden-Powell surgir au coin du bois. C'est aussi tout un familialisme que favorise cette optique, puisque la cellule formée par parents et enfants est au centre de toute socialisation et structure autosuffisante. On notera à cet égard que la descendance du pasteur est exclusivement mâle. Au terme du récit, le père narrateur dressera le bilan de la façon dont ses fils se sont développés et émancipés. Il constatera ainsi que chacun se trouve, après dix ans de vie dans l'île, armé pour la vie et prêt à se livrer à des expériences autonomes :

C'est dans cette espérance que nos magasins s'emplissaient de cacao, d'épices, de coton, de plumes d'autruche, de noix de muscade, et autres denrées pouvant être un jour échangées à l'arrivée d'un brick européen. Cette idée nous encourageait.

Notre santé était parfaite. Ma bonne Elisabeth n'avait pas trop vieilli.

Fritz était devenu un homme de vingt-cinq ans, de taille moyenne, mais fort et vigoureux. C'était notre bras droit.

Ernest, à vingt-trois ans, était notre lumière ; son esprit méditatif ayant mûri sa raison, il était parvenu à vaincre son indolence native.

Jack, à vingt ans, était aussi étourdi qu'à dix ; mais il excellait dans les exercices musculaires.

Francis, grand et robuste, tenait le milieu entre ses frères. À dix-huit ans, son esprit réfléchi n'avait pas la profondeur d'Ernest, et Fritz et Jack le surpassaient pour l'adresse.

Le peu de cheveux qui me restaient avaient blanchi ; mais je me sentais encore plein de courage et d'énergie. (RS, 302.)

Comme il apparaît à la lumière de cet exemple, le bilan des êtres n'est pas séparable du décompte des choses, de l'inventaire des richesses. Le pragmatisme du bon pasteur s'y reconnaît aisément. Mais ce pragmatisme se fait accepter dans les circonstances où il voit le jour, qui sont de lutte pour la vie et de conservation de soi. Wyss s'entend d'ailleurs à le rehausser d'une note de discret moralisme. Efficaces et respectueux des convenances, tels sont ses braves héros.

LA LEÇON DE CHOSES

L'apprentissage des jeunes gens devant se dérouler en milieu fermé au sein de la vaste nature, la situation insulaire ne manque pas d'ambiguïté. D'un côté, les naufragés sont confrontés à un univers inconnu, en un lieu coupé de toute civilisation. Comme on l'a maintes fois noté à propos du roman de Defoe, tout Robinson renouvelle à cet égard les gestes des premiers hommes face au cosmos. Mais, de l'autre, par son caractère circonscrit ou microcosmique, l'île euphémise et humanise ce que cette profusion naturelle peut avoir de brutal. Son univers est foncièrement maîtrisable, mesurable, contrôlable. En ce sens, elle est un laboratoire propice à toutes les expériences. C'est pourquoi on peut aisément nous faire admettre que les naufragés, et spécialement les plus jeunes, s'y reconnaissent très bien : ce monde inconnu est à leur taille. Le caractère familier de l'île se renforcera d'ailleurs de tout ce que ses nouveaux habitants transfèrent du bateau vers elle, objets, provisions, instruments. Nature sauvage au total mais hautement domestiquable et toujours déjà domestiquée par avance.

Tenus de subvenir seuls à leurs besoins, les naufragés ont donc à s'initier aux métiers les plus divers, ce qu'ils font avec le plus grand succès. Primauté est donnée au travail d'équipe, sans que l'initiative individuelle soit brimée pour autant. Primauté est donnée pareillement à la débrouillardise et au bricolage, mais tels que les orchestrent des savoirs transmis. Il est amusant de voir qu'à cet égard, Wyss est toujours tiraillé entre deux impératifs : faire valoir l'émerveillement de la découverte et étaler, non sans pédantisme, un savoir déjà acquis. C'est ici que le partage des rôles prend tout son sens. Candides, les enfants ouvrent de grands yeux étonnés. Averti et expérimenté, le père enchaîne au quart de tour et, sentencieusement, récite

sa leçon. C'est ainsi, par exemple, qu'il réinvente le caoutchouc à volonté :

En causant, nous arrivâmes sous des arbres de quarante à soixante pieds, dont l'écorce crevassée sécrétait de petites boules. Fritz en détacha une, qu'il chercha à ramollir ; sans se rompre, elle s'allongeait quand on l'étirait, mais reprenait sa première forme dès qu'on lâchait une des parties : c'était de la gomme élastique !

« Mon fils ! lui dis-je, tu as fait une précieuse trouvaille ! Cette gomme ne sert pas seulement au dessinateur, mais à imperméabiliser des tissus. L'arbre où tu viens de prendre ce caoutchouc s'appelle hévée, et ce suc laiteux qu'il dégage, recueilli dans des vases, on en couvre de petites bouteilles de verre mince, que l'on fait sécher à la fumée, ce qui donne à la gomme élastique sa couleur brune. Quand cet enduit est sec, on brise la bouteille. J'essayerai ce procédé, continuai-je, pour nous confectionner des bottes et des souliers. » (RS, 99-100.)

On voit ici combien le projet pédagogique du roman est inséparable d'une visée encyclopédique. Il s'agit de dénombrer et de décrire les inépuisables ressources de l'univers, quitte à ce que le texte du roman se déploie en vaste fichier nourri de savants excursus. Entre Buffon, cité à quelques reprises, et le futur Verne, dont l'esprit explorateur hante par anticipation les aventures extraordinaires de la famille suisse, Wyss se meut avec aisance. Toutefois, son roman finit par souffrir des placages nombreux qui ralentissent considérablement la progression narrative. Traduit en relatif ennui pour le lecteur actuel, ce déficit tient cependant moins à un déséquilibre entre action et savoir qu'à la concurrence inégale que se font deux modes distincts d'appropriation du monde.

Un des grands attraits du roman de Defoe tenait certainement à l'extraordinaire investissement de Crusoé dans la fabrication des choses. Dénudé de tout, le premier Robinson montrait une persévérance sans faille à se doter des instruments et ingrédients nécessaires à sa subsistance et à sa survie. Ainsi, le mal que se donnait Crusoé au fil des ans pour disposer de ce qui est nécessaire à la fabrication du pain prenait une tournure héroïque et atteignait à un pathos inédit. Chemin faisant, la souffrance endurée se transformait d'ailleurs en jouissance triple : jouissance de vaincre l'extrême difficulté, jouissance de produire, jouissance d'accumuler. Et il n'est pas incongru de voir en Crusoé un capitaliste élémentaire qui, dans la dérégulation, finit par thésauriser et par éprouver un vif plaisir à accroître ainsi ses réserves.

On ne retrouve pas grand-chose de cet état d'esprit chez les exilés suisses. Ils obtiennent tout trop facilement ou se montrent trop expéditifs dans l'œuvre de production. Le grand

bricolage élémentaire dont nous réjouissait Crusoé n'est plus de saison ici. Un principe de production accélérée règne sur toute l'aventure. On ne quitte un chantier que pour passer à un autre au plus vite :

Les logements de nos fils et toute l'habitation étaient plongés dans l'obscurité. En attendant que la belle saison me permit d'ouvrir encore trois ou quatre fenêtres, je fixai en terre un gros bambou, de la hauteur de notre voûte, et Jack grimpa à cette espèce de mât, enfonça une poulie dans une fente du rocher, passa la corde sur la roulette, puis se laissa glisser à terre. Sur la corde, je suspendis une grosse lanterne provenant du navire ; le petit Francis et ma femme furent chargés de l'entretenir de combustible, et, grâce aux mille facettes de cristal qui tapissaient la grotte, notre demeure se trouva éclairée *a giorno*. (RS, 173.)

Autant dire que les « fabricats » sont peu présents dans le roman de Wyss. S'ils existent, c'est dans leur profusion, non dans leur production. Ils s'entassent et se rassemblent mais on les voit peu s'élaborer ou s'utiliser. Dès ce moment, tout l'accent du texte va se porter sur ces « objets » d'une tout autre espèce que sont les animaux et les végétaux, et que la nature procure à l'envi. C'est à leur réalité et à leur fonctionnalité (effective ou virtuelle) que les protagonistes attachent leur attention. C'est à leur propos que se développe le scientisme déjà évoqué. L'on peut d'ailleurs concevoir que bêtes et plantes viennent s'inscrire aisément au cœur même d'une pédagogie de terrain. Ne sont-ils pas partie de ce qui, à toute époque, attire spontanément l'enfant ?

Nos naufragés vont donc être particulièrement requis par la chasse, la capture, l'élevage, la récolte. Nous les voyons apprivoiser maints animaux exotiques et les intégrer au cercle proche, comme faisait avec un chien ou un perroquet l'ancêtre Crusoé. Chaque enfant est ainsi accompagné de son animal familier. Mais la tendance la plus commune est de faire entrer les êtres vivants non humains dans un cycle de production-consommation, autrement dit de transformer végétaux et animaux en objets, de les traiter et de les fractionner de mille manières et de se les approprier comme de purs matériaux.

De ce fait, la domination de la nature comme la conçoit l'équipe suisse est largement aliénante pour les règnes animal et végétal : il y a chez ces jeunes et vigoureux explorateurs un appétit de mainmise dévastatrice qui ne saurait nous échapper et qui contraste avec des moments d'aspiration écologique. C'est sur ce plan que se retrouve intensément l'esprit capitaliste de transformation productive qui gagne les choses de la nature alors qu'il ne semblait pas atteindre les objets mêmes. À la façon dont, dans le discours paternel, la gomme se transformait instantanément en bottes ou en souliers, tel animal capturé se

verra illico converti en objets utilitaires et en matières utilisables. Le dépeçage d'une baleine échouée sur la plage est, de ce point de vue, particulièrement suggestif :

Faisant trêve aux dissertations savantes, nous nous mîmes à l'œuvre. À mesure que Fritz et Jack, à coups de hache et de scie, découpaient les fanons, Francis et sa mère les portaient dans la pirogue : ils avaient près de deux cents tiges. Ernest et moi, nous détachions des flancs de l'animal des blocs de graisse de quatre pieds d'épaisseur. Bientôt, une multitude d'oiseaux de proie arrivèrent et s'enhardirent jusqu'à nous arracher des mains des lambeaux de lard. Nous en abattîmes quelques-uns pour nous faire du duvet de leurs plumes.

J'eus du mal à enlever de son dos une longue et large bande de peau pour le harnais de l'âne et des deux buffles. (RS, 178-179.)

À cet égard, plus ira le roman et plus le narrateur s'exprimera comme un entrepreneur conquérant qui entend mettre la nature en coupe réglée. Ainsi, à propos d'un cachalot, autre grosse bête à ressources nombreuses, cette leçon de choses éminemment pratique :

On croit que l'animal fournit l'ambre gris, parfum très estimé, et le *blanc de baleine*, matière luisante, à demi transparente, composée de flocons légers, doux et huileux au toucher, inflammables et dissolubles dans l'huile. Cette substance, fraîche, n'a que peu d'odeur, mais un goût agréable et huileux. Elle sert en médecine et l'on en fait aussi des chandelles d'une blancheur égale à la pure bougie. (RS, 319.)

En vérité, J. D. Wyss représente les relations de la nature et de l'homme en grande chaîne providentielle où rien ne se perd et où ce qui provient du cosmos finit toujours par y retourner. La baleine va à l'homme mais aussi à l'oiseau ; allant à l'oiseau, elle conduit l'homme à ce dernier. Et ainsi de suite, au gré d'une vaste circulation harmonieuse dont, bien sûr, l'être humain reste le centre et la fin. Ce qui signifie notamment que les rapports entre nos Robinsons⁷ et les animaux marient sans contradiction une brutalité intéressée — voir, par exemple, le massacre des petits singes chapardeurs — à un amour des bêtes tranquillement paternaliste.

UN ROYAUME D'ABONDANCE

Mais, en ces passages typiques, l'effet que produit avant tout le texte est la profusion. À cet égard, le roman entier s'inscrit à la même enseigne, celle d'une générosité spontanée et sans frein.

7. Nous adoptons ici, comme dans l'ensemble du numéro, l'orthographe proposée par Jules Verne dans *L'Île mystérieuse* et *L'École des Robinsons*. (N.D.L.R.)

C'est d'abord la bonne nature de l'île luxuriante qui donne sans compter à ceux qui l'explorent. Elle leur propose la variété infinie et réjouissante de ses animaux, arbres et plantes. Mais c'est ensuite tout autant l'homme qui se met à l'écoute du milieu naturel et tire tout le parti possible des ressources qu'il offre. Il en démultiplie les dons, aux deux sens de ce dernier terme. Si bien que là où le roman de Defoe se présentait avant tout en univers de la pénurie et de la rareté, le Robinson suisse met en scène, à l'évidence, quelque royaume opulent et généreux.

À quoi s'ajoute encore le fait que, dès les débuts, les naufragés ont pu compter sur les divers trésors qu'ils sauvaient du bateau à demi englouti. Aliments, outils, instruments, livres et cartes, l'épave fut pour eux corne d'abondance. Aussi n'ont-ils pas vraiment eu à souffrir de leur premier exil. En quelques heures ou quelques jours, ils sont parvenus à parer au plus pressé, à suppléer les manques, à s'assurer d'un premier confort. Et leurs conditions de vie ne vont que s'améliorer par la suite, au gré d'une progression régulière. En fin de compte, le lecteur est la seule victime d'une catastrophe trop aisément surmontée : tous ces problèmes qui se résolvent en un tournemain lui semblent bien fades.

Qu'il s'agisse de production ou de consommation des choses, le roman laisse dès lors un sentiment de trop-plein. Paradoxalement, c'est de cet excès même que les objets proprement dits retirent leur air de discrétion : comme ils foisonnent, le récit ne s'y arrête pas, n'en détaille pas l'être ou le faire. Motif récurrent s'il en est, les repas pris en commun se placeront à chaque fois sous le signe de la profusion. L'on fait certes avec ce que l'on a, mais, de façon à célébrer l'ingéniosité du groupe et les talents de la bonne ménagère, ce minimum connote très tôt la pléthore. Et l'on n'ira que vers plus d'aisance. Ce qu'expriment l'allégresse satisfaite de la famille comme la vigueur croissante des enfants. Ce que traduit autrement encore la série continue des trouvailles et des expériences. C'est par cet aspect que le texte nous lasse. Trop de bestioles et trop de babioles. Trop de découvertes et trop de plantes vertes. On assiste d'ailleurs à une mise en coupe réglée de l'île qui est bien le fait de colonisateurs. Certes, Crusoé n'y allait pas de main morte, mais l'étalage de ses conquêtes et de ses biens gardait toujours un air de touchante modestie. Ici, on fanfaronne sans retenue. Et l'on ne dissimule guère sa volonté dominatrice et captatrice.

Par ailleurs, le Robinson suisse, cet être collectif à six têtes, célèbre un singulier matérialisme hédoniste. Certes, il le fait au nom d'une pédagogie d'inspiration religieuse (la Providence) autant que d'un plaidoyer pour le retour à la vie saine et naturelle (Rousseau). Mais on ne saurait nier que le texte a pour idée fixe l'acquisition et la jouissance des biens de ce monde. Nous

l'avons montré, Crusoé également se montrait sensible aux satisfactions matérielles que procurent production, conservation et accumulation des richesses. On a pu dire que, très wébérienne⁸ en cela, son éthique protestante s'accommodait aisément d'une réussite économique préfigurant celle du capitalisme occidental tout entier. Les Suisses accélèrent le mouvement avec un brin de cynisme. C'est sans vergogne qu'ils se montrent adeptes du confort matériel et de la jouissance qu'il procure. Accroissons par nos actes les bienfaits de la nature et profitons des choses qu'elle nous offre en toute bonne conscience. On verra par ailleurs poindre à la fin du récit une préoccupation mercantile qui représente un pas de plus dans la même direction :

C'est dans cette espérance que nos magasins s'emplissaient de cacao, d'épices, de coton, de plumes d'autruche, de noix de muscade, et autres denrées pouvant être un jour échangées à l'arrivée d'un brick européen. Cette idée nous encourageait. (RS, 302.)

Clairement, la recherche élémentaire de la subsistance et de l'autosuffisance se voit ici dépassée au profit d'un pur plaisir d'accumuler. Or, s'il ne s'agit plus seulement de faire de prévoyantes réserves, il ne s'agit pas encore de les vendre. Entre valeur d'usage et valeur d'échange, le texte se fraie un étroit chemin. La robinsonnade est toujours à quelque degré image de la domination plus ou moins glorieuse qu'exerce le bourgeois sur les richesses matérielles. Elle manifeste de plus un penchant à la rétention des biens que la psychanalyse n'hésiterait pas à qualifier d'anal. Crusoé se montrait déjà très conservateur. Mais, couvert de son chapeau-parasol et de sa peau de chèvre, entouré des quelques animaux familiers qui étaient ses seuls sujets, il affichait une royauté d'autant plus digne qu'elle était frugale et dérisoire. Avec Wyss, le ton est tout autre. Il y a du nouveau riche dans la réplétion du pasteur et des siens. On s'empare de tout ce qui se présente et l'on accumule. On ne dédaigne pas non plus d'exhiber ses trésors. On n'oserait dire pourtant, songeant à Veblen⁹, que la consommation des exilés suisses se fait déjà ostentatoire. Mais la libre disposition des biens est sans conteste marquée chez eux d'une vanité complaisante dont on subodore les potentialités égoïstes.

LE TEMPS DU LOISIR

L'accumulation trouvera cependant son bénéfice en dehors d'elle-même et antérieurement à toute rentabilisation

8. Voir Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Presses Pocket, « Agora », 1990.

9. Voir Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1978.

commerciale. À partir du moment où ils ont des réserves, les Robinsons suisses vont voir se dégager des moments de loisir et la possibilité de les utiliser comme tel. Certes, ils n'ont jamais été insensibles à une certaine douceur de vivre et les scènes de repas sont tôt là pour en faire la preuve. Mais ici, il s'agit de plus. Il est désormais question de trouver dans le délassement ou le jeu une récompense aux travaux accomplis. Et cette récompense est d'autant plus prisée que la jeune génération des fils, qui a payé un rude tribut au bien-être collectif, éprouve le besoin de se distraire de ses travaux.

Deux épisodes marquants scandent le roman à cet égard. Ils ont trait tous deux à l'accomplissement de soi en dehors des travaux obligés. Le premier concorde, au chapitre V, avec le premier anniversaire du séjour insulaire. Pour célébrer l'événement, le père, à l'instar de son prédécesseur, va commencer par mettre au point un mode de calcul du nombre des jours passés sur l'île au moyen d'encoches faites dans un arbre — le calendrier sauvé du naufrage étant périmé. Mais il prévoira par la même occasion un programme de festivités qui s'étagèrent en quatre temps successifs : un bon déjeuner, le mémorial ou rappel des événements marquants de l'année, un cantique entonné en chœur et enfin une ambitieuse épreuve sportive à valeur récapitulative. Cette dernière est la plus significative parce que la plus originale :

Depuis un an, leur dis-je, vous vous exercez à la lutte, à la course, à l'équitation : vous allez combattre sous les yeux de votre mère, chargée de décerner la couronne au vainqueur. En lice, champions ! sonnez, trompettes ! la barrière est ouverte !...

[...]

Voici le programme des jeux :

Tir au fusil et au pistolet, Fronde, Course, Équitation, Natation. (RS, 148-149.)

Ainsi, ce pentathlon *sui generis* est conçu comme prolongement naturel des activités laborieuses des jeunes gens. Il en est l'accomplissement ludique. Façon pour Wyss de nous rappeler que toute l'expérience insulaire a elle-même été empreinte d'un esprit de joyeux épanouissement de soi. Mais cet épisode sportif est aussi le premier qui souligne l'étroitesse de la cellule familiale : outre que les garçons se voient condamnés à rivaliser entre eux alors qu'ils n'ont ni le même âge ni la même force, le rôle de belle dame du tournoi est conféré à une brave mère de famille qui n'a joué jusque-là qu'un rôle bien effacé et n'a fait montre d'aucun pouvoir de séduction. Bref, tout cela sonne un peu faux et fait ressortir les limites de la pédagogie insulaire.

Mais — et c'est le second épisode intéressant, qui prend place au sixième chapitre — les plaisirs du corps ne sauraient aller sans ceux de l'esprit. Parmi leurs trésors, les Robinsons

ont aussi mis de côté de précieux instruments de savoir, livres, dictionnaires et cartes. Sans doute est-ce de ceux-ci qu'ils ont tiré en bonne part ces excursus pédants qu'ils nous servaient à toute occasion. Mais cette fois, il ne s'agit plus seulement de faire assaut de savoir pour mieux dominer un environnement inédit. Il est question de cultiver le pur plaisir de l'enrichissement intellectuel. Et ce sont les langues étrangères qui vont remplir cet office et devenir l'emblème de la culture désintéressée. Certes, rien de plus normal pour des voyageurs que de s'y initier. Mais ces voyageurs-ci ont cela de singulier qu'ils n'ont la possibilité de communiquer avec personne. Pour eux, connaître les langues ne peut dès lors représenter, par-delà un éventuel pari sur l'avenir, qu'un pur exercice de l'esprit. Chacun se réservant d'en apprendre une différente, c'est bien de cela qu'il est question. Occasion rêvée pour l'aventure de se dépasser dans une gratuité toute bourgeoise et d'y trouver une manière de consécration :

Après les journées laborieuses, nous avons la bibliothèque, où nous pouvions nous reposer par les jouissances de l'esprit. Des caisses du vaisseau, nous avons retiré plusieurs bibles, des livres de prières, divers ouvrages sur la marine, des voyages, des traités d'histoire naturelle, de botanique, de zoologie, quelques-uns ornés de gravures : c'était pour nous un vrai trésor ! Nous avons aussi des cartes, des instruments de mathématiques et d'astronomie, un globe terrestre, des dictionnaires et des grammaires en toutes langues.

Le français nous était presque aussi familier que l'allemand ; Fritz et Ernest avaient commencé, à Zurich, à apprendre l'anglais. Jack opta pour l'espagnol et l'italien. Quant à moi, l'inspection de nos cartes me faisant croire que nous n'étions pas loin de la Malaisie, je m'adonnai à cet idiome. (RS, 174.)

Île déserte ou école Berlitz ? En tout cas, à cet instant, l'aventure insulaire reflue symboliquement vers la seule bibliothèque. L'expérience existentielle de la nature sauvage et de la solitude s'y sublime en désintéressement. Mais nous mesurons aussi combien cette bibliothèque dont la présence nous est révélée sur le tard apparaît soudain comme antérieure à toute reconnaissance des réalités de l'île et de leur luxuriante diversité. La perspective ainsi se retourne : tout ce que les naufragés ont cru découvrir se trouvait en fait dans les livres. Ils n'ont donc fait que vérifier la conformité d'un savoir qu'ils transportaient dans leurs malles. Auraient-ils accompli pour rien leurs exploits ?

En même temps, toutefois, il est permis de voir dans l'apprentissage des langues un signe d'espérance, un appel à d'hypothétiques sauveurs. Un jour, sans doute, le contact avec les autres se rétablira à la faveur de quelque visite et il conviendra dès lors d'être à même d'entrer en relation, de communiquer,

de parler, à condition de se dégager du cocon que représente l'idiome familial. Immanquablement, cela devait arriver et cela arrive en effet. Voyons comment vont les choses et pourquoi, en cette occurrence, toute la philosophie du roman s'en trouve ébranlée.

LA DISJONCTION DU MODÈLE

Le roman comprend douze chapitres et une conclusion. C'est au début du chapitre XI que le bon pasteur dresse, au terme de dix années de séjour, ce bilan de la « colonie prospère » dont nous avons parlé. Comme on l'a vu, il le fait sans chichi, à sa manière pragmatique et concise : les richesses se sont accumulées (bientôt les colons récolteront des perles !), la famille s'est épanouie. Tout est donc en ordre, au contentement de tous. Pour que l'euphorie soit portée à son comble, il ne manque à l'édifice que l'arrivée des sauveteurs qui ramèneront à leur point de départ les valeureux naufragés, fortifiés par une expérience d'exception. Ce sauvetage heureux est ce vers quoi tend toute la fiction. Crusoé l'a connu ; le lecteur l'espère. Il est programmé et, comme par avance, ritualisé.

De fait, le roman de Wyss fait place à cet épisode obligé, mais il va l'aborder en rompant avec son modèle cette fois non plus en esprit mais en quelque sorte à la lettre. Il ne s'agit plus dès lors de varier sur un canevas donné mais de mettre en crise le schéma archétypal en traitant cette fois la séquence finale sur un mode tourmenté et contradictoire. Dans cette reprise incongrue du motif, marquée par plusieurs écarts, Wyss va tout ensemble avouer qu'il assume mal la formule matricielle — telle qu'on peut la reconstituer — et qu'il s'avise de la contradiction inhérente au projet fictionnel qu'il a mené jusque-là. En contestant la séquence dernière, il remet en cause la portée de son propre roman.

Quelles sont donc ces inconséquences dans le traitement du sauvetage final ? Pour en prendre la mesure, il est opportun de revenir au roman de Defoe et d'y observer que le retour de Robinson vers ses semblables s'opère en deux temps radicalement distincts. C'est d'abord en sauvant celui qu'il nommera Vendredi que Crusoé se délivre de sa terrible solitude. Il va donc adopter le jeune sauvage et faire son éducation. Puis, bien plus tard, des « civilisés », de deux catégories d'ailleurs, aborderont dans l'île et permettront au héros de renouer avec la civilisation qui fut la sienne et de rentrer au pays. C'est en regard de ces deux séquences complémentaires et opposées que le romancier suisse s'illustre par une série de décalages significatifs et qui méritent d'être examinés. Nous en retiendrons trois pour l'essentiel :

1° Dans *Le Robinson suisse*, les deux sauvetages inverses (l'exilé recueillant un sauvage, puis recueilli par ses compatriotes) se succèdent en stricte continuité. Et c'est comme si le second était le produit du premier, comme si, d'avoir sorti de son isolement le naufragé d'une île voisine — il s'agit d'une miss anglaise ! —, la famille suisse obtenait le droit d'échapper au sien et de voir la marine britannique voler à son secours. Cet enchaînement trop rapide peut certes apparaître comme un défaut de fabrication. On peut considérer cependant qu'il se justifie du fait que la jeune fille recueillie a une tout autre fonction que Vendredi. C'est que, en raison de son nombre et de sa cohésion, la famille suisse n'a jamais eu un réel besoin de compagnie. Depuis le début, elle se suffit à elle-même et sa robinsonnade est à ce titre fortement édulcorée, comme on l'a vu. Dès lors, la miss anglaise ne peut que prendre une tout autre valeur que le célèbre sauvage lorsqu'elle survient dans le texte. Sachant que sa nécessité dans l'action est pratiquement nulle, elle ne peut trouver sens qu'à un plan symbolique. Nous allons voir lequel.

2° La jeune Jenny Montrose révèle sa présence à la famille non pas en laissant une trace sur le sable ni en prenant l'aspect d'une proie fuyant des cannibales, mais en délivrant un message qu'elle attache à la patte d'un albatros. C'est le fils aîné du pasteur qui recueille l'envoi. La phrase ainsi transmise est belle comme du Gaston Leroux : « Sauvez le naufragé de la roche fumante » (RS, 307). Ainsi le naufragé sait écrire, parle anglais (de l'utilité de connaître les langues), appartient à la civilisation occidentale ! Bien mieux, lorsque le bon Fritz s'approche enfin de celui qui se dresse au pied de sa roche fumante, il découvre avec étonnement que cet *il est elle* et qu'*elle est* diablement sympathique. Femme, blanche et Anglaise ! Le comble du bonheur ! Et, avec ça, follement débrouillarde. L'inversion est totale : avec Jenny Montrose (*sic*), Vendredi, c'est Dimanche. Wyss est d'ailleurs conscient de la substitution qu'il opère. Au retour de l'île seconde, le jeune sauveteur va se livrer à une petite comédie grosse d'allusions : il alarme sa famille en se déguisant en sauvage menaçant. La mise en scène finira par amuser tout un chacun ; elle se doublera d'un deuxième pourquoi quand le groupe prendra pour un garçon Jenny Montrose habillée en matelot. Le simulacre se voulait humoristique ; il résonne comme passablement ironique en regard du texte qu'il démarque.

La miss anglaise, dont on nous décrit peu l'apparence physique, est rapidement adoptée par le groupe. Sans nul doute la fille d'un colonel de l'armée des Indes est-elle plus facilement assimilable qu'un jeune anthropophage. Sur tout, exercée dès le jeune âge par son colonel de père aux efforts et

exploits physiques (« À dix-sept ans, miss Jenny maniait aussi bien le fusil que l'aiguille » [RS, 339]), elle a surmonté pendant trois années les obstacles et difficultés que la famille helvète affrontait en équipe nombreuse et soudée. Voilà qui semble quelque peu vexant pour cette dernière et pour son chef de file qui n'a cessé de prétendre que l'épreuve ne pouvait être surmontée qu'en groupe. Face à l'extraordinaire débrouillardise de la sujette britannique, l'honneur helvète ne peut qu'en prendre un coup. Cette question ne sera pas soulevée toutefois, pas plus qu'on ne dira par quels moyens la jeune Jenny a tenu bon pendant ces trois années. Qu'importe ! À la manière dont elle surgit sur l'île et dont elle s'affirme, mademoiselle Montrose apparaît bien comme la digne héritière de Crusoé : fantasme surdéterminé de Robinson en somme. Advenue à l'improviste et sans plus de commentaires, elle se contente d'apporter au roman suisse sa garantie en même temps qu'elle en relativise l'héroïsme.

3° Le troisième écart par rapport au scénario prévisible est le plus déroutant. Alors qu'un navire accoste enfin à l'île et que s'exprime la joie de renouer avec ces envoyés de l'Europe et avec ce qu'ils représentent, les naufragés décident soudainement de se séparer. Deux des fils regagneront l'Europe en compagnie de Jenny — et l'on se doute bien que ce coquin de Fritz nourrit quelque projet à l'endroit de la jeune fille —, pendant que les parents demeureront définitivement sur l'île avec Ernest et Jack. Cette poignante fracture du groupe est à elle seule un petit coup de théâtre. Elle s'entoure d'ailleurs d'un léger climat de deuil, qui rompt avec l'optimisme euphorisant entretenu jusque-là. Et c'est comme si se délitait la croyance du bon pasteur en la pertinence et la cohérence de sa longue entreprise.

Certes, la séparation ne manque pas de justifications latentes. La principale, conforme à la pédagogie du texte, est qu'il revient à chacun de choisir son destin. Les plus entreprenants s'en vont : ils iront faire fructifier dans le monde civilisé les précieux biens acquis durant l'expérience insulaire ; à leur tour, ils fonderont famille et se reproduiront. Les plus soucieux de vie naturelle et de fidélité à soi resteront. Ils maintiendront, loin des bruits du monde, le petit royaume qu'ils ont fondé. Il n'en demeure pas moins que, même si le clivage ultime du groupe peut se concevoir, il n'est pas aisément intégrable à la conception d'ensemble de la fiction. Il indique tout d'abord qu'il n'est pas aisé de mettre fin à une robinsonnade, d'assurer la sortie de scène. Le héros insulaire doit-il assumer jusqu'au bout sa vaillante mais dérisoire conquête ou, au contraire, dépasser l'expérience en rompant avec le lieu des exploits ? Déjà, Crusoé hésitait. Mais l'issue contradictoire qui s'est impo-

sée à Wyss est d'une autre nature et apparaît comme un aveu : elle met en évidence ce qu'a d'incertain le *remake* suisse dans sa conception même et nous invite à revenir un instant sur l'ensemble de la fiction. La crise discrète qui s'ouvre ici porte en réalité sur le statut même de l'allégorie insulaire. Wyss a engagé celle-ci dans une direction étrangère à la fiction selon Defoe. Au moment de terminer, il s'aperçoit soudain de cette déviation singulière et tente de l'assumer d'une façon quelque peu boiteuse.

Il faut, en fait, pour remettre les choses en perspective, repartir de ceci : le *Robinson Crusoe* de Defoe est un roman au plein sens du terme. Il décrit une situation problématique et narre une expérience difficile qu'un héros entend surmonter. Réduit à la vie sauvage et coupé du monde, Crusoe vit ces interminables années comme un malheur. Parce qu'il est vaillant, il va transformer ce malheur en épreuve à endurer et faire la démonstration qu'il peut s'en tirer avec les honneurs. Quand le résultat est obtenu, il n'a cependant qu'une hâte, reprendre une existence normale et tenter d'y frayer son chemin. Autant dire que la lecture que l'on a faite, par la suite du roman de Defoe, lecture qui met à l'avant-plan l'aventure écologique et l'expérience heureuse d'un apprentissage créatif, a un caractère fortement réducteur. Elle n'est justifiée que par des aspects seconds du texte et au prix d'une illusion rétrospective. Autrement dit, ce sont les robinsonnades ultérieures et dérivées qui ont peu à peu entraîné la postérité à lire autrement le Robinson premier, à lui donner un nouveau sens, largement déshistorisé.

Deux faits sont remarquables à cet égard. Le premier est que, au fil du temps et notamment à partir de Rousseau, le roman de Defoe est apparu de plus en plus pour ce qu'il n'était pas initialement. Aussi cette fiction qui renvoyait initialement à ce qu'on l'on pourrait appeler l'enfance du pouvoir politique bourgeois allait-elle se voir de plus en plus vouée à divertir les enfants. Un peu comme si la « primitivité » d'une classe se voyait abusivement transférée à celle d'un âge de la vie. À partir de là s'est installée l'habitude éditoriale de centrer la lecture sur le seul épisode insulaire, par ablation de ce qui dans le texte précède le naufrage et succède au sauvetage. De là ces éditions mutilées qui ne conservent que la partie centrale du roman. De là aussi que, dès *Le Robinson suisse*, la vie antérieure et postérieure des héros ne sera plus prise en compte. Il y aurait décidément à faire l'histoire de cette reprise biaisée du modèle premier et, somme toute, du passage d'un roman à ancrage historique à ce qui allait se sublimer en mythe intemporel.

La scission du groupe à la fin du *Robinson suisse* prend tout son sens dans cette optique. Elle est, à nos yeux, révélatrice de

l'hésitation qu'a pu éprouver l'auteur du *remake* suisse entre le recours à une solution romanesque et l'adoption d'une solution largement mythifiante. S'il veut prolonger Crusoé et s'inscrire dans la vraie problématique du roman, Wyss ne peut que faire rentrer ses héros victorieux en Europe. Si, par contre, il se laisse entraîner par la pente qu'il a suivie jusque-là, soit la célébration de la vie harmonieuse sur l'île, il lui revient d'envisager une installation définitive des personnages en ce lieu élu. D'un côté, la voie de l'Histoire, qui est dépassement progressif d'une situation acquise. De l'autre, celle du rêve éveillé, qui est complaisance régressive au sein d'une formule statique. On l'a vu, Wyss restera écartelé entre les deux solutions. Pour ne pas choisir entre Histoire et mythe, il fera en sorte que la famille adopte les deux formules en même temps à la faveur d'un partage des rôles.

Choisir l'île et les vieux parents pastoraux comme le font Ernest et Jack, c'est opter pour une vie primitive dont les vertus pédagogiques et les valeurs écologiques ne sont plus à dire. Et l'on notera à cet égard que le royaume insulaire est plus d'une fois donné par le texte comme une Suisse perfectionnée et mythique, celle de toutes les nostalgies⁹. Mais c'est en même temps tourner le dos à une histoire exemplaire dans sa vérité sociohistorique au profit d'une mythologie intemporelle. À l'inverse, prendre, avec Fritz et Francis, le parti du retour en Europe, qui est aussi celui de Jenny et de l'Angleterre, c'est affirmer avec éclat l'esprit de conquête et de réussite. Mais c'est en même temps remettre en cause l'Éden que tout le récit avait contribué à édifier et dont il avait chanté l'excellence.

Qui perd ? Qui gagne ? L'Empire britannique de toutes les conquêtes, maritimes, coloniales, commerciales ? La Suisse de tous les refuges, montagnards, religieux, financiers ? Littérairement, il est sûr que Wyss a détourné de ses exigences modernes la fiction fondatrice de la grande lignée bourgeoise du roman que fut et demeure *Robinson Crusoé*. N'en retenant que l'aspect le plus mythifiable, il a allègrement conduit cette fiction dans une impasse. L'impasse d'une belle allégorie susceptible d'être régulièrement remise à jour et au goût du jour, mais dépourvue de tout dynamisme « progressiste ». Il n'en reste pas moins que, par la suite, cette même impasse sera sans cesse revisitée et fera de la robinsonnade un genre à part entière.

9. Soit, par exemple, ce passage : « Il ne nous restait plus qu'à embellir et à perfectionner notre Éden. Falkenhorst était notre villa ; Felsenheim, notre maison d'hiver ; Waldegg, Prospect-Hill et notre belvédère du défilé étaient comme ces métairies où le voyageur égaré trouve toujours l'hospitalité la plus cordiale. Ma chère compagne était heureuse. " Cela, me disait-elle, me rappelle notre Suisse, les Alpes et leurs sommets blancs ! " » (RS, 296.)